

Roch, chez un mien neveu, pour y prendre en famille le dernier repas.

A 1 h. P. M., mon compagnon de voyage, M. Huart, vient me prendre, et nous nous rendons sans plus tarder au quai du Grand-Tronc, pour la traverse. Quelques connaissances viennent encore nous souhaiter un bon voyage à bord du bateau ; mais, pour moi, j'aspirais après la solitude, j'avais hâte d'être abandonné seul à mes propres réflexions.

Il y a peu de passagers dans le char, et parmi eux aucun que je connaisse. A 2 h. nous sommes en mouvement et filons vers l'Ouest.

A la station de St-Etienne, M. Montminy, curé de St-Agapit, qui a fait le voyage des Antilles l'année dernière, monte dans notre char pour nous confier différents petits messages à des amis qu'il s'est faits là, et nous donner une foule de renseignements qui pourront nous être très utiles. C'est avec chagrin qu'arrivés à la station de sa paroisse nous lui serrons la main pour nous séparer de lui.

A la station d'Arthabaska, viennent se joindre à nous deux familles Canadiennes, avec nombreux enfants, émigrant aux Etats-Unis. Les enfants, comme d'ordinaire, sont tout en joie à la vue de tout ce qui s'offre à leurs regards ; mais une fillette de 15 à 16 ans semble mieux apprécier la situation et étouffe en sanglots. Un grand garçon, de stature remarquable, en fait autant en serrant la main à un vieillard, probablement le grand père, qui lui fait d'excellentes recommandations. La mère paraît tout occupée de ses enfants dont elle allaite encore le dernier. Quant au père, qui vient chercher sa famille pour l'amener là où il a travaillé depuis quelque temps, il paraît déjà avoir pris toute la suffisance de ces Canadiens à qui il manque quelque chose, qui, après s'être défaits de biens qu'ils n'ont pas su conserver, ont été se faire les serviteurs des Américains, et veulent se faire gloire de ce qu'ils ont pu apprendre dans leurs pérégrinations à gauche et à droite. Il a le verbe haut, écorche quelques mots anglais, montre à ses enfants